

Variations des comportements vestimentaires chez les immigrés africains

Entre pôle occidental et pôle traditionnel

Jacques Barou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3161>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3161

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 93-98

ISBN : 978-2-919040-31-5

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jacques Barou, « Variations des comportements vestimentaires chez les immigrés africains », *Hommes & migrations* [En ligne], 1310 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 30 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3161> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.3161

VARIATIONS DES COMPORTEMENTS VESTIMENTAIRES CHEZ LES IMMIGRÉS AFRICAINS ENTRE PÔLE OCCIDENTAL ET PÔLE TRADITIONNEL

Par JACQUES BAROU, directeur de recherche émérite au CNRS.

La mutation des comportements vestimentaires des migrants originaires d'Afrique subsaharienne et de leurs enfants jalonne l'histoire de leurs relations avec la société française. Le choix des vêtements, qu'il s'agisse d'un boubou, d'un costume ou d'une sweat à capuche accompagné d'une casquette des Yankees de New York, est déterminé par une triple appartenance, sociale, culturelle et générationnelle. Il dépend tout autant des espaces fréquentés que de la volonté de jouer avec les codes traditionnels et ceux de la société dominante.



La présence des immigrations originaires d'Afrique subsaharienne en France commence à être visible à partir des années 1960. Elle est alors essentiellement composée de deux groupes de nombre inégal et répartis de façons très différentes dans le pays. D'une part, il y avait ceux que l'on peut regrouper sous l'appellation d'"étudiants" et qui venaient de l'ensemble des pays africains. Ils étaient présents dans la plupart des grandes villes universitaires. Et, d'autre part, il y avait ceux que l'on distinguait comme "travailleurs", surtout originaires de la zone sahélienne et fortement concentrés dans l'agglomération parisienne. Dans les deux catégories, l'élément masculin dominait nettement, surtout chez les travailleurs. Ces deux groupes avaient des

comportements vestimentaires très différents. Les étudiants s'habillaient à l'occidentale, copiant la tenue dominante en usage dans cette catégorie à l'époque, c'est-à-dire un costume avec chemise et cravate, en ajoutant souvent un souci d'élégance par rapport à leurs condisciples européens. Au fil du temps, ils furent nombreux à adopter une forme de négligé plus ou moins élaboré, suivant en cela le mouvement qui s'amorçait dans la jeunesse française en signe de révolte contre les conventions et qui culmina en 1968. Jeans, pull-overs et cabans se substituèrent alors de plus en plus aux costumes stricts et aux chemises blanches et cravates. Les signes rappelant l'Afrique étaient plutôt rares et se limitaient souvent à la coiffure. Celle-ci fut

d'abord "afro", inspirée de la coiffure de la militante américaine Angela Davis et des membres du "Black Power". Cette coiffure qui symbolisait la fierté retrouvée des Afro-Américains était en vogue dans les milieux étudiants engagés à gauche. Les dreadlocks prirent le relais et touchèrent un public plus large, sans être pour autant le signe d'une adhésion au mouvement rastafari, popularisé à l'époque par le chanteur jamaïcain Bob Marley.

Espaces de vie et codes vestimentaires

Ces références autant culturelles que politiques étaient plutôt rares chez les travailleurs. Ces derniers oscillaient pour la plupart entre deux codes vestimentaires. Dans l'espace public, beaucoup portaient des vêtements européens de style ouvrier avec souvent une casquette. Parfois, ils arboraient une tenue particulièrement soignée, avec des chaussures impeccablement cirées et un costume strict avec cravate et chemise blanche. Le changement de tenue était fonction des milieux qu'ils allaient fréquenter dans la journée : la tenue élégante étant réservée aux sorties du samedi ou du dimanche et aux tentatives de "drague". Certains toutefois se rendaient à l'usine en costume-cravate, désireux de ne pas apparaître comme trop ouvriers dans leur aspect extérieur. L'espace domestique, pour ces hommes vivant alors majoritairement en célibataires, se réduisait au "foyer", souvent un ensemble de dortoirs et de salles collectives aménagé dans un ancien local industriel. Là s'opérait une mutation vestimentaire totale, les hommes revêtant le grand boubou de coton coloré à l'encolure et aux manches brodées. Les sandales souples remplaçaient les chaussures de ville et le petit calot de coton blanc, la casquette. En fait, ce passage d'une tenue de ville européenne plus ou moins ordinaire à une tenue typique de paysan sahélien traduisait le retour à ce village bis qu'était

le foyer, où se respiraient les odeurs du pays et où se retrouvaient diverses activités commerciales et artisanales caractéristiques de la région d'origine : machines à coudre des tailleurs, forge improvisée des bijoutiers, étal de produits typiques comme les noix de kola et le poisson séché¹.

La séparation des codes vestimentaires n'était pas étanche. On pouvait souvent voir des hommes vêtus de grands boubous aux alentours des foyers, ce qui accusait encore le caractère exotique du lieu. Ces débordements ne plaisaient pas à tout le monde. Les adeptes d'une tenue européenne en phase avec les modes du temps stigmatisaient ces comportements vestimentaires de broussards, propres à donner de l'Afrique une image de continent arriéré.

Une stigmatisation des vêtements traditionnels

Les étudiants alors présents en France avaient peu de contacts avec cette population qu'ils estimaient leur faire du tort en incitant l'opinion française à assimiler tous les Africains à ces travailleurs vivant misérablement, comme en témoignent ces propos échangés lors d'un débat organisé à Paris en 1963 entre travailleurs et étudiants. Les travailleurs se plaignent de l'indifférence et du mépris que leur témoignent les étudiants : *"Si nos frères étudiants faisaient quelque chose pour nous... Il y a des étudiants africains, quand un frère en haillons vient les voir avec une adresse sur un petit papier, qui répondent tout de suite 'Non je ne connais pas.' S'ils connaissent ou s'ils ne connaissent pas, toujours ils disent : 'Non, je ne connais pas.' Ce n'est pas bien²."*

Effectivement, les étudiants non seulement n'aidaient pas les travailleurs mais considéraient qu'ils ne devaient pas venir en France. Ils interpellaient leurs gouvernements afin qu'ils soient plus sélectifs vis-à-vis des individus qu'ils laissaient partir : *"Les logeurs maintenant ne font plus la différence*

1. Ces comportements ont été observés entre 1972 et 1975 dans divers foyers de la région parisienne occupés par des travailleurs africains. Voir Jacques Barou, *Travailleurs africains en France. Rôle des cultures*, Grenoble, POF/PUG, 1978.

2. Jean-Pierre N'Diaye, *Négriers modernes*, Paris, Présence africaine, 1970, pp. 105-121.

entre étudiants et travailleurs” ; “Le problème est de demander aux gouvernements de sélectionner au départ les gens qu’ils laissent venir ici” ; “On les voit dans le métro, dans les rues, partout, ils sont mal habillés, ils ne parlent pas français. Le vrai problème est qu’ils restent en Afrique”...

La question du vêtement joue beaucoup dans cette dépréciation des travailleurs, encore fidèles à la tenue traditionnelle dans le regard des étudiants adeptes de la mode occidentale, qu’elle soit classique ou plus décontractée. L’opposition que l’on trouve ici est moins une opposition de “classe”, qui n’a pas grand sens dans une société structurée par d’autres formes de hiérarchie sociale, qu’une opposition de style entre des jeunes gens ayant déjà une expérience de la vie citadine et d’autres issus directement des campagnes. On peut trouver dans l’histoire des migrations internes à la France des exemples similaires de cette opposition entre styles vestimentaires “campagnards” et citadins.

À l’époque, l’usage du vêtement occidental dans ce qu’il avait de prestigieux représentait un moyen de se positionner dans la hiérarchie des apparences. Le port du vêtement traditionnel, pourtant lié au prestige social dans le pays d’origine, apparaissait comme dévalorisant en France tant certains se montraient sensibles au regard que la société d’accueil pouvait porter sur eux. Cette opposition de styles vestimentaires n’a pas totalement disparu aujourd’hui, mais elle a pris un sens différent.



Le prestige du boubou

Si les foyers de travailleurs se sont progressivement transformés en résidences sociales et sont censés s’ouvrir à des populations de plus en plus diversifiées, il existe encore, essentiellement dans l’agglomération parisienne, un certain nombre d’établissements où se reconstitue l’ambiance villageoise et où il est possible de voir de nombreux hommes vêtus du traditionnel grand boubou. Une monographie réalisée au début des années 2000 sur le

foyer Pinel à Saint-Denis⁴ décrit de façon précise les comportements vestimentaires en usage dans cet établissement et dans ses environs.

On peut constater la persistance de l’habitude de se revêtir du grand boubou dès que l’on franchit le seuil du foyer. L’auteure note que parfois le boubou est enfilé par-dessus le vêtement occidental porté à l’extérieur du foyer et elle en conclut qu’il s’agit là d’un rite de réintégration dans la culture africaine qui domine dans les lieux. Selon ses observations, il semble qu’une distinction précise des tenues vestimentaires à porter se soit élaborée en fonction des espaces fréquentés. Un des enquêtés précise :

“Ici c’est chez nous, le boubou dans

le métro ça va pas⁵ !” Il est, en

effet, rare de voir les résidents de ces établissements déambuler dans les rues avec cette tenue, sauf dans les environs immédiats du foyer.

Ce sont toutefois les “anciens” qui tiennent le plus au port du grand boubou. Voisinant de plus en plus dans les foyers avec des jeunes plus scolarisés qu’eux et qui échappent à leur autorité, ils pensent que le port du vêtement traditionnel peut les aider à se faire respecter. Au pays d’origine, le grand boubou est associé à deux facteurs de prestige. Il est, tout d’abord, le signe d’appartenance aux castes élevées : propriétaires terriens, chefs de village ou de canton, grands marabouts. Dans toute la zone sahélienne où le système des castes a été longtemps le facteur structurant de la société, les hommes politiques arborent souvent ce type de vêtement comme le signe d’un statut prestigieux. Un homme vêtu d’un grand boubou en train de se livrer à un travail manuel constitue une scène anachronique, moins par l’inadaptation de ce type de vêtement à l’activité considérée que par le décalage perçu entre le statut social symbolisé par ce vêtement et celui qui est associé au travail manuel. Cela ne signifie pas, bien sûr, que seuls les notables ont le droit de s’ha-

Dans toute la zone sahélienne où le système des castes a été longtemps le facteur structurant de la société, les hommes politiques arborent souvent ce type de vêtement comme le signe d’un statut prestigieux.

3. *Ibid.* 4. Céline Leuenberger, “Les Soninké du foyer Pinel, lieux de vie et organisation”, mémoire de maîtrise de sociologie urbaine, sous la direction de Rabbia Bekkar, université de Paris-X Nanterre, 2004. 5. *Ibid.*, p. 64.

billier ainsi, mais il est facile de distinguer ceux qui portent le grand boubou avec la dignité attachée à leur condition de ceux qui le portent pour “donner le change” et sont perçus comme des parvenus.

L'autre facteur de prestige est l'association faite entre ce type de vêtement et l'appartenance à l'islam. Le grand boubou s'est inspiré de la gandoura portée par les commerçants arabo-berbères qui ont diffusé l'islam dans toute la zone sahélienne à partir du XVIII^e siècle. L'islam insistant sur l'occultation de la peau, le grand boubou, dans sa version aussi bien masculine que féminine, offrait l'avantage de couvrir le corps des épaules jusqu'aux pieds. Il a donc servi assez tôt à distinguer les populations islamisées de celles qui conservaient un attachement aux religions traditionnelles pour lesquelles la nudité partielle ou même totale n'était pas un interdit.

Dans la monographie citée plus haut, l'auteur note plusieurs références faites par ses enquêtés au port du grand boubou comme un signe d'appartenance à l'islam : *“Le boubou, c'est quelque chose que tout musulman doit mettre, peut-être c'est pour une personne qui est grande⁶, pour se faire respecter des gens⁷.”*

La diffusion de la mode urbaine dans les foyers

À l'occasion de la prière collective du vendredi ou pour se rendre à la mosquée, les hommes arborent de préférence des boubous blancs aux riches broderies. Ce jour-là, on observe que les jeunes sont contraints par leurs aînés de mettre ce genre de tenue, alors que ce n'est pas du tout dans leurs habitudes. Les plus jeunes migrants, venus rejoindre leurs aînés dans les foyers, la plupart du temps en situation irrégulière, se montrent beaucoup plus sensibles aux modes vestimentaires juvéniles que leurs devanciers des années 1960 et 1970. Leurs

L'Afrique de la mode au Palais de la Porte Dorée, novembre 2010. © ABDEKADER BENAMER / D. LANGOUTTE

choix se portent sur les tenues de “rappeurs” : jeans larges, pull-over à capuchon, bandana sur la tête, quelquefois chaîne dorée autour du cou. Les anciens n'apprécient pas ces tenues qui leur donnent, selon eux, une allure de “voyou”.

Un autre facteur est venu influencer le comportement vestimentaire “relâché” de ces jeunes migrants qui ne veulent plus s'habiller comme leurs aînés. La fréquentation de la génération née en France, souvent adepte de la mode vestimentaire des cités, les amène à copier le style de cette population beaucoup moins inféodée à l'autorité des aînés. Ces derniers ont eu, au départ, un regard quelque peu méprisant pour ces jeunes de leur âge récemment arrivés d'Afrique qu'ils qualifiaient de “typiques” ou de “sonacs” car vivant dans les foyers Sonacotra⁸. Les contacts se sont faits par des rencontres informelles d'abord, puis de façon plus organisée. À la demande

6. Par “personne grande”, il faut bien sûr entendre “personne d'âge mûr”. 7. Céline Leuenberger, *op. cit.*, p. 64.

de certains chefs de famille maliens ou sénégalais en conflit avec leurs fils adolescents, un certain nombre de jeunes nés en France ont été admis à vivre en foyer pour être “recadrés” par la communauté. En fait, ce sont surtout eux qui ont influencé les membres les plus jeunes des communautés vivant en foyer et ce, au grand dam des anciens qui ont mis fin à l'expérience⁸. Cela témoigne de l'ascendant qu'ont pris les tenants d'une certaine modernité sur les tenants de la tradition en matière de mode vestimentaire, renforcé par l'évolution des populations africaines en France.

Une population plus hétérogène et des styles plus variés

Aujourd'hui, les immigrations subsahariennes en France ne ressemblent plus guère à ce qu'elles étaient dans les années 1970. L'éventail des pays et des catégories sociales représentées s'est considérablement élargi. Les regroupements familiaux ont abouti à renforcer la présence des femmes et à faire apparaître une génération née en France qui n'a plus beaucoup de liens avec l'Afrique. Les influences qui orientent les comportements vestimentaires de ces nouvelles populations sont d'origines très diverses. Au niveau des femmes, on observe un phénomène assez voisin de ce que l'on constatait chez les hommes il y a une trentaine d'années. Les épouses des travailleurs originaires du Sahel qui vivent la plupart du temps dans les quartiers populaires portent souvent la tenue traditionnelle : un long pagne de coton avec un corsage assorti et un foulard noué autour de la tête, souvent de couleur vive.

Le grand boubou féminin cousu dans du wax ou du bazin peut s'acquérir plus facilement en France qu'en Afrique. Les pièces de coton de qualité venues des Pays-Bas se trouvent facilement sur certains marchés parisiens et peuvent être ensuite travaillées par des tailleurs talentueux qui, pour

certains, vivent toujours en foyer. Vêtement de prestige, comme son homologue masculin, il est le symbole d'une certaine notoriété et il est porté essentiellement les jours de fête. À ces occasions, certaines femmes vont même changer plusieurs fois de tenue, arborant chaque fois un vêtement plus beau dans une sorte de rivalité ostentatoire.

Toutefois, ce vêtement de couleur vive et laissant voir le cou et une partie des épaules n'est pas jugé assez seyant pour les activités religieuses, selon les critères plus ou moins radicaux qui tendent à s'imposer dans les milieux islamisés des cités. Certaines femmes, de milieu populaire et pour la plupart originaires du Sahel ou des Comores, influencées par l'environnement du quartier qu'elles habitent, arborent depuis quelques années des tenues islamiques noires avec de longs voiles qui ne laissent entrevoir que leur visage, ce qui est aux antipodes de la plupart des traditions vestimentaires subsahariennes. Quant aux femmes appartenant à des catégories sociales plus aisées, elles portent la plupart du temps des tenues européennes, avec quelquefois une recherche d'élégance très affirmée. Ce groupe n'est pas insensible aux vêtements d'inspiration africaine produits en France par des stylistes originaires de divers pays subsahariens. Ces vêtements s'inspirent des couleurs et des dessins dominants dans les tissus utilisés en Afrique, mais les formes se calent sur les tenues féminines européennes, allant de la longue robe inspirée du grand pagne jusqu'aux jupettes et robes légères en passant par le pantalon et le short, vêtements très rarement utilisés par les femmes en Afrique.

La pression de l'imaginaire afro-américain

Chez les jeunes, on trouve des styles vestimentaires inspirés du monde afro-américain sur le modèle de ce qui se rencontre dans les mêmes milieux sociaux et générationnels des villes africaines.

⁸. Société d'économie mixte fondée en 1956, dont la vocation initiale était de construire et de gérer des foyers pour travailleurs immigrés vivant en célibataires. Depuis 2006, elle s'appelle Adoma et loge tout type de publics. ⁹. Jacques Barou, Rémi Bazenguissa-Ganga, Annie Maguer, François Rigaldiès, “Modes de vie et intégration des enfants issus de familles africaines subsahariennes”, Direction de la population et des migrations, rapport non publié, 1999.

Certains s'habillent suivant les codes esthétiques du hip-hop, illustrés par quelques célébrités du rap américain.

David Sudre¹⁰ a réalisé une approche ethnographique d'un groupe de jeunes Noirs férus de basket de rue qui vivaient en banlieue parisienne. Il a montré à quel point ces garçons s'identifient aux jeunes Afro-Américains issus des ghettos qui réussissent socialement à travers le basket et le hip-hop. Sur le terrain, ils portent des shorts et des maillots XXL, le tout accompagné d'accessoires tels que des chaussettes (hautes ou baissées), des bandeaux et des coudières. Pour la "tenue de ville", ils revêtent des jeans larges "baggy", des casquettes "NY" de l'équipe des New York Yankees, des maillots d'autres équipes américaines et ils sont coiffés de tresses.

Ils ne sont jamais allés aux États-Unis et ne connaissent ce pays qu'à travers les médias qu'ils regardent le plus souvent, c'est-à-dire les vidéos clips et les matchs de basket. Ils comparent toutefois leur situation de jeunes Français de couleur vivant dans des quartiers populaires à celle des jeunes Afro-Américains vivant en ghetto et pour lesquels le sport et la musique sont presque les seuls moyens d'ascension sociale. Cette identification sociale et raciale les a amenés à choisir, pour se désigner, le pseudonyme de "Cain-ri", Ricains en verlan. Le choix d'un code vestimentaire afro-américain montre qu'ils n'ont pas envie de ressembler à leurs pères, souvent encore adeptes de la tenue africaine traditionnelle, ni de copier le style dandy occidental, fût-il plus ou moins repensé à l'africaine. Il n'y a pas chez eux comme chez les "sapeurs"¹¹ une volonté de s'approprier l'apparence vestimentaire des classes dominantes du pays qui a jadis dominé le leur, comme en une sorte de revanche symbolique¹². Le coût d'une telle appropriation est trop élevé pour eux et ne fait pas sens dans la mesure où ils vivent en permanence en France et ne connaissent pas ou très peu le pays de leurs ancêtres.



Conclusion

Les comportements vestimentaires des populations subsahariennes en France ont aujourd'hui de multiples sources d'inspiration, depuis la tenue traditionnelle jusqu'aux tenues popularisées par des groupes issus des anciennes diasporas, en passant par des tenues européennes. Il y a toutefois un invariant, qui ne concerne certes que les populations originaires de la zone sahélienne, et qui est le port du grand boubou, au moins dans l'espace domestique et son proche environnement. Le sens de cette tenue a changé au fil du temps. Elle est devenue emblématique d'un statut de patriarce pieux, en quête d'autorité au sein aussi bien de sa famille que de sa communauté. Ce vêtement offre aux hommes comme aux femmes, une ressource en termes de prestige et de respectabilité. Cela explique sans doute pourquoi on n'observe pas au sein de cette population de phénomène semblable à la Sape qui touche les milieux urbanisés d'Afrique centrale¹³. Du fait de l'existence, dans la culture vestimentaire d'Afrique de l'Ouest, d'un vêtement coûteux et prestigieux, il n'est pas nécessaire de rechercher la notoriété par le port d'habits occidentaux de grandes marques, apanage d'une bourgeoisie nationale qui copie la bourgeoisie occidentale. Les attitudes vestimentaires des immigrés d'Afrique sahélienne témoignent d'un moindre degré de pénétration de l'influence de la culture occidentale, comparé aux originaires d'Afrique centrale et côtière. De ce fait, pour se distinguer des générations précédentes, les jeunes originaires d'Afrique de l'Ouest s'inspirent plutôt de la culture vestimentaire des minorités qui affichent une marginalité, associée à une forme de réussite individuelle rapide comme les rappeurs ou les basketteurs professionnels. Pour les deux générations, les attitudes vestimentaires affirment une relative autonomie par rapport aux modèles occidentaux. ■

10. David Sudre, "Être 'Cain-ri', l'appropriation du basket américain en banlieue parisienne", in *Terrain*, n° 62, 2014, pp. 116-179.

11. Membres de l'informelle Société des ambassadeurs et personnes élégantes apparue à Brazzaville au début des années 1970.

12. Justin Gandalou, *Au cœur de la SAPE. Mœurs et aventures des Congolais de Paris*, Paris, L'Harmattan, 1989. 13. *Ibid.*